Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 37

Artikel: Comment meurent les soldats
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180930

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Paris, celle de la présence de l'ennemi à Verdun. Ce ne fut dans Paris qu'un cri d'élan militaire associé à un cri de rage. Une proclamation invite tous les amis de la liberté à se rendre au Champ-de-Mars pour y former une nouvelle armée. Une fièvre sans exemple s'empara de tous les esprits. Le canon d'alarme gronde, le tocsin sonne et la générale est battue. Dans ce moment même, Verdun capitulait et l'héroïque Beaurepaire, saisi d'un désespoir sublime, se brûlait la cervelle.

Les barrières de Paris sont fermées ; les chevaux de luxe sont pris; toutes les armes sont requises pour le combat. Au roulement des tambours, au bruit de la *Marseillaise*, les citoyens de tout âge couraient aux places publiques et s'enrôlaient par milliers. Les femmes donnaient à la patrie leurs bijoux, des citoyens engageaient la moitié de leur fortune, les élèves d'un collége envoyaient le montant de leurs prix. Même enthousiasme dans les localités environnantes ; toutes les routes étaient littéralement couvertes de volontaires en marche.

L'élan militaire multipliait ses prodiges ; les églises étaient remplies de femmes travaillant aux effets de campements. Chose inouïe, on prit jusqu'au plomb des cercueils, et l'on ne crut pas manquer au culte des aïeux en les appelant à contribuer, du sein de la mort, au salut de la France.

Dumouriez était à Sedan, et occupait les défilés de l'Argonne, qu'il appelait les Thermopyles de la France.

Le manque de nourriture solide, la dyssenterie et des pluies torrentielles mirent l'armée ennemie dans une véritable détresse. Dans l'armée de Dumouriez, au contraire, l'amour de la patrie était là et ses soldats supportaient tout avec la plus grande gaîté.

On était au 12 septembre. Le duc de Brunswick hésitait encore dans le choix de son point d'attaque, et cependant deux autres armées françaises comptant ensemble 31,000 hommes, s'avançaient, l'une commandée par Beurnonville, l'autre par Kellermann.

Enfin, prévoyant la jonction des armées françaises, les Prussiens se décidèrent à l'attaque.

L'armée française fut battue et éprouva de grandes pertes, par la faute de son général, qui avait négligé la défense d'un des défilés. Mais rassemblant bientôt ses forces éparses, et par une habile tactique, il opéra sa jonction avec Kellermann. Quelques jours plus tard, les armées belligérantes étaient en présence. Le roi de Prusse crut le moment favorable pour l'attaque et il ordonna à son infanterie de se former sur trois colonnes et de marcher en avant. L'armée française était prête à recevoir le choc. Kellermann s'écrie : *Vive la patrie, allons vaincre pour elle!* Ce cri retentit aussitôt sur toute la ligne d'une manière formidable. Les colonnes ennemies s'étonnent et commencent à flotter. Découragé, Brunswick s'écrie : *Nous ne nous battrons pas ici!* Deux fois le roi de Prusse, qui frémissait de colère, voulut pousser ses soldats à l'attaque; deux fois ils durent se replier. La perte de chaque côté, s'était élevée à environ 900 hommes tués ou blessés. Telle fut, en résumé, la bataille de Valmy.

Le 23 septembre, le roi de Prusse fit des propositions de paix. Il fit savoir à Dumouriez que les alliés désiraient un représentant de la nation française dans la personne de son roi, pour traiter avec lui; qu'il s'agissait non de remettre les choses sur l'ancien pied, mais de donner à la France un gouvernement propre au bien du royaume; qu'il fallait en outre que Louis XVI fut rendu à la liberté. Moyennant ces conditions, le monarque prussien offrait d'évacuer immédiatement le territoire.

Dumouriez venait de recevoir un bulletin ; il se contenta, pour toute réponse, de le faire passer au roi de Prusse. C'était un décret de la Convention abolissant la royauté et proclamant la République!

L'armée prussienne, horriblement ravagée par la dyssenterie, ne tarda pas à opérer sa retraite devant l'attitude résolue des Français. Pendant ce temps, la place de Lille, investie par 34,000 Confédérés sous les ordres d'Albert de Saxe, était soumise à un bombardement presque sans exemple dans les annales de la fureur. Soixante mille boulets et bombes furent lancés. Debout sur les décombres, les habitants de Lille ne cessèrent de faire entendre le cri de *Vive la nation!* Des enfants couraient aux bombes et en arrachaient la mèche. D'aussi nobles et courageux efforts obligèrent les Autrichiens à lever le siége, laissant derrière eux une ville dévastée mais rayonnante de gloire.

Sur les rives du Rhin, une autre armée française commandée en chef par le général Biron, ayant sous ses ordres Custine, faisait face à l'ennemi, et se portait ensuite sur Thionville, assiégée par les troupes allemandes qui menaçaient la frontière de de la Meuse.

Quelques jours plus tard, la France était délivrée de l'invasion. Voilà comment la République, qui n'avait pas encore un mois d'existence, s'annonçait au monde étonné, par des victoires où, bien plus que la force matérielle de la Révolution, éclatait le prodige de son ascendant moral.

Comment meurent les soldats.

On ignore assez généralement l'aspect d'un champ de bataille quand la lutte est terminée, lorsque le vent a emporté la fumée du canon et qu'un mortel silence, troublé seulement par les cris des blessés, envahit le théâtre tout à l'heure si animé du combat.

Le correspondant du *Morning-Herald*, dans une lettre de Balaklava, nous en avait déjà fait la sinistre peinture, après une visite au champ de bataille d'Inkermann.

« Plusieurs figures semblaient sourire, raconte-t-il; d'autres étaient encore menaçantes; quelques cadavres avaient des poses funèbres, on eût dit que des mains amies les avaient disposés pour la tombe. D'autres étaient restés le genou en terre, serrant convulsivement leur arme et mordant la cartouche.

» Plusieurs avaient le bras levé, soit qu'ils eussent cherché à parer un coup, soit qu'ils eussent formulé une prière suprême en rendant le dernier soupir. Toutes ces figures étaient pâles, et le vent qui soufflait avec force, semblait animer ces cada-

vres; on eût dit que ces longues files de morts allaient se relever pour recommencer la lutte. »

Voici maintenant une esquisse de ce qu'était le champ de bataille de l'Alma, après la retraite des troupes.

« Comme je le parcourais, dit M. Penconi, le surlendemain de l'action, mon étonnement fut grand en apercevant, çà et là, bon nombre de cadavres russes qui conservaient des attitudes et une expression de figure offrant encore l'image de la vie.

» Quelques-uns paraissaient se tordre dans les angoisses de la douleur et du désespoir, mais la plupart avaient l'air empreint de calme et de pieuse résignation. Quelques autres semblaient avoir la parole sur les lèvres et sourire au ciel avec une sorte de béatitude exaltée. L'un de ceux-ci attira toute mon attention, et je ne pouvais me lasser de le faire remarquer aux personnes qui m'accompagnaient; il était couché un peu sur le côté, les genoux fléchis, les mains levées et jointes, la tête renversée en arrière, et l'on eût dit qu'il murmurait une prière suprême. »

M. Armand, médecin-major, qui se trouvait à Magenta le lendemain matin du combat, assure à son tour qu'un grand nombre de morts conservent en partie l'attitude qu'ils avaient au moment où ils ont été frappés; preuve qu'on peut passer de la vie à la mort instantanément, sans agonie, sans convulsion. Il paraît que les morts frappés à la tête sont retrouvés généralement face contre terre, couchés aussi à plat ventre, placés tels quels sur le sol, sans que la roideur cadavérique change rien à la position de résolution complète des membres, dans ce gisement *pronus humi*.

Les blessures atteignant le cerveau, qui le désorganisent au point de faire cesser la vie sur le coup, produisent également ce remarquable effet de contraction des membres, que la main qui tient, même une arme homicide, n'a pas le temps de la lâcher.

Les hommes frappés droit au cœur, dit M. Armand, tombent et restent de la même manière que ceux qui sont frappés à la tête: cependant la mort, quoique prompte, n'est pas si instantanée qu'elle ne permette une attitude, on pourrait dire active.

« Nous avons vu un zouave frappé en pleine poitrine; il était couché sur son fusil, qu'il tenait dans la position de la charge à la baïonnette, et sa face énergique était projetée en avant; c'était l'attitude encore menaçante du cadavre d'un lion. (On nous a rapporté que l'Empereur aurait remarqué un cas de ce genre à Palestro, l'arme tenue encore en joue.) Par opposition, non loin de là, était un fantassin autrichien, qui avait eu les vaisseaux cruraux du côté gauche coupés par une balle. Dans son agonie, quelle qu'ait pu être sa durée, il avait pris l'attitude de la supplication. Couché sur le dos, un peu penché à droite, il avait la face et les yeux tournés vers le ciel, les deux mains jointes et les doigts entrelacés et crispés. Cet homme semblait être mort en faisant sa prière. Les idées religieuses, en effet, nous ont paru assez répandues parmi les soldats autrichiens. »

Dans le cas de blessures mortelles du bas-ventre, telles que balles, biscaïens, éclats de mitraille, d'obus, de coups de sabre-baïonnette surtout, amenant plus ou moins lentement la mort, et l'agonie se prolongeant dans d'intolérables douleurs avec hoquets, vomissements, le faciès des morts est crispé. Les mains ou les avant-bras sont croisés et serrés sur le ventre, le corps plié en raccourci et couché sur le côté. Telle était l'attitude des tirailleurs tyroliens qui, ayant pour mission de se blottir dans les fossés et derrière les haies pour ajuster à bout portant les officiers français, étaient à leur tour (par juste représaille), lardés de coups de baïonnettes.

A la suite de ces observations et d'autres encore que nous sommes obligés de passer malgré l'horrible intérêt qu'elles éveillent, M. Armand cite quelques cas d'attitudes particulières qu'il a aussi observées à Magenta.

« Nous citerons, dit-il, un chasseur à pied qui avait les bras en avant, l'un en raccourci, l'autre projeté et les poings fermés. Il avait combattu corps à corps dans une lutte suprême. A Ponte-Vecchio, un hussard hongrois, tué, avec son cheval, était resté à peu près en selle, couché sur le côté droit, portant la pointe du sabre en avant dans la position du cavalier qui charge. Il avait des roses encore fraîches à son talpak; son front était percé d'une balle; son cheval, criblé, était aussi touché à la tête, les deux morts avaient été simultanées.

» Pareillement, sur les bords de la grande route, un conducteur d'artillerie autrichien avait été tué sur le coup, avec ses deux chevaux, par un boulet qui leur avait labouré les flancs et lui avait fracassé les cuisses et le bassin. Il tenait encore à la main une des rênes des chevaux, tombés comme lui sur le côté droit, et il était resté en selle, un pied dans l'étrier; le tout, on le comprend, horriblement dilacéré.

» Nous avons reconnu plusieurs officiers autrichiens à Magenta parmi les cadavres qui jonchaient le sol de la rive gauche du Tessin. Quelques-uns avaient une physionomie distinguée, étaient mis avec recherche et une exquise propreté. Il en est même qui portaient des gants glacés; on aurait pu dire une toilette affectée en prévision de la mort. Ces belles têtes blondes, bien différentes, par la régularité de leurs traits, de la plupart de celles de leurs soldats, avaient une expression de bravoure résignée.

» Mais, de tous les spectacles, le plus saisissant était de contempler, le soir à Magenta, les amoncellements de cadavres apportés au bord de longues et profondes tranchées qu'on creusait pour les inhumer. La plupart de ces figures d'hommes exsangues étaient pâles, sans doute, mais elles n'étaient pas livides, il y avait, surtout chez nos Français, soldats d'infanterie, cavaliers, chasseurs à pied, artilleurs, zouaves, turcos et autres, tant d'énergique expression sur leurs mâles figures, tant de vie dans la mort, si on peut ainsi parler, qu'on eût été tenté de crier à leurs camarades creusant leurs fosses: « Pas encore! Attendez! attendez! »